Jauner

CORRESPONDANCE

ENTRE LE DIABLE

ET

M. LE COMTE DE MIRABEAU,

Sur celle de M. C. & l'Hiſtoire ſecrete... &c.

Il eſt toujours dangereux d'attaquer l'honneur & la vertu, ſur-tout de porter l'audace juſqu'à injurier des perſonnes qui, par leur rang & leur caractère, doivent être davantage reſpectées. Si c'eſt une grande faute de cœur que de le vouloir, c'eſt auſſi une grande erreur de l'eſprit que d'oſer le tenter.

Voyez au reſte la Lettre d'un militaire Français, dans le Journal de Paris du 28 Janvier 1789, n°. 28.



1789.

AVIS DE L'EDITEUR.

UNE perſonne informée du déſaſtre que le débordement de la Durance venoit de cauſer, étant allée au ſecours des malheureux qui imploroient la commiſération de leurs concitoyens, apperçut parmi un grand nombre de débris de toutes eſpèces, des vêtemens flottans ſur les eaux; elle crut d'abord que c'étoit la dépouille de quelqu'infortuné entraîné par l'inondation; mais réfléchiſſant que le corps auroit dû s'y trouver, elle changea d'idée, & ne s'occupa plus, à l'aide d'une longue perche, que de ſe ſaiſir de ces vêtemens. Alors viſitant les poches, pluſieurs papiers, chargés d'une écriture indéchiffrable & entièrement défigurée par la ſubmerſion, n'auroient pu lui donner aucun renſeignement, ſi un porte-feuille, hermétiquement fermé, n'eût contenu des lettres adreſſées au *Comte de Mirabeau.* On juge quelle fut la ſurpriſe de cette perſonne,

lorſqu'elle y trouva auſſi plus de vingt taliſmans & autres diableries. Effrayée d'une pareille découverte, elle ſe ſigna trois fois, & alla ſur le champ dépoſer le tout entre les mains d'un particulier avec lequel elle ſavoit que cet écrivain étoit intimement lié. Ah ! dit cet ami, appercevant ces habits tout trempés, c'en eſt donc fait, voilà le *Comte à tous les diables !* Il me l'avoit bien dit. Ce qui confirma davantage l'événement, ce fut la correſpondance qu'on va lire. On pourra croire d'abord que c'eſt une fable; mais ſi l'on réfléchit au caractère phyſique & moral du perſonnage, on ne ſera plus étonné qu'il y ait eu un commerce très-intime entre Satan & lui. Au reſte, voici cette correſpondance telle qu'elle a été trouvée dans le porte-feuille. C'eſt au lecteur impartial à juger ſi lorſque le Comte de Mirabeau s'eſt cru permis de publier tant d'écrits injurieux, on n'eſt point en droit, à plus forte raiſon, de mettre au jour les preuves qu'il étoit en effet agité d'un démon perturbateur.



CORRESPONDANCE ENTRE LE DIABLE ET M. LE COMTE DE MIRABEAU.

Lettre du Diable, au Comte de Mirabeau.

Du Cabinet Infernal, le 20 Janvier 1789.

COURAGE, mon bien aimé, courage! je viens de lire avec un plaiſir indicible ta chronique ſcandaleuſe & menſongère *de la C. de B.* ainſi que ta *correſpondance avec C.* Voilà de ces écrits tels qu'ils me les faut, de ces diatribes que j'avouerois moi-même. Quel délice en effet pour moi, de voir que pendant que tu jettes à pleines mains les ſels corroſifs de la calomnie ſur une cour étrangère, tu lances en même-

temps dans ton propre pays les ſarcaſmes les plus odieux ſur une adminiſtration qui ne s'occupe qu'à ramener l'ordre, la juſtice & la paix ; une adminiſtration que pluſieurs ſiècles de travaux, de ma part, n'ont néanmoins pu bouleverſer au gré de mes deſirs ! Oui, mon fils, je l'avoue, tu vas au-delà de mes eſpérances. Juſqu'à préſent tu avois bien racheté, par des écrits ſanglans, la foibleſſe d'avoir dit quelques vérités, mais aujourd'hui cette faute eſt abſolument expiée ; tu mérites les honneurs du triomphe, auſſi dès ce moment, je t'inſtitue mon chancelier ſur la terre.

C'eſt toi, qui lutant contre les efforts d'un miniſtre, dont l'intégrité fait mon déſeſpoir, t'armera du flambeau de la diſcorde, & jettera dans tous les eſprits l'alarme & la défiance.

C'eſt toi qui, au moment où la nation la plus généreuſe, la plus ſenſible & la plus ſincèrement attachée à ſes maîtres, cherchera à ſe régénérer & à cimenter ſa gloire & ſa puiſſance, viendra ſous le maſ-

que de la vérité, crier d'une voix de Stentor : *Peuples, défiez-vous*. Cet étranger, en qui vous mettez votre confiance, cet homme dont les vertus apparentes vous promettent le bonheur, n'eſt qu'un miniſtre aveuglé par l'orgueil, & qui vous trompera.

Vois, mon enfant, comme il eſt eſſentiel de bien choiſir le moment ! quelle gloire tu te mérites dans mon empire, pour avoir ſu employer ſi à-propos ton éloquence inſidieuſe !

A peine la France fatiguée des ſecouſſes que je venois de multiplier pour l'anéantir, commence-t-elle à reſpirer ; à peine tous les ordres de l'état touchent-ils au moment de ſe réunir pour donner leur ſanction à un *réſultat* qui concilie leur opinion ſur les points les plus eſſentiels, que trahiſſant la confiance d'un écrivain patriote, tu feins d'abord de plaindre & même d'applaudir avec lui l'homme d'état qu'il admire, & finis par prêter à ce miniſtre l'intention criminelle de procéder d'après des prin-

cipes faux & même odieux. Cette aſtuce n'eſt pas nouvelle, ſans doute, mais elle ne manque jamais ſon effet, parce que tout en déteſtant la calomnie, l'homme naturellement foible & défiant, ſe laiſſe entraîner aux ſéductions de la malignité, ſur-tout lorſqu'elle paroît l'éclairer ſur ſes intérêts. Auſſi, mon fils, j'admire l'art perfide avec lequel tu t'y prends pour entraîner la multitude.

Ta lettre première raſſemble d'abord toutes les batteries que tu veux faire jouer dans le reſte de ta *correſpondance ;* puis, paſſant de la louange aux délations les plus injurieuſes, tu t'éleves tout-à-coup avec véhémence, & cherches à ſoulever toute la nation contre ton adverſaire. Voyez, dis-tu, lorſqu'il s'agit d'inſpirer la confiance à tout un peuple, *cette affectation à paſſer ſous ſilence la ſoi publique.* Voyez combien il eſt coupable ce miniſtre, de mettre en queſtion *la légitimité des lettres de cachet, & la meſure de liberté qu'il convient d'accorder à la preſſe ;* de laiſſer encore à diſcuter

à

à la haine, à la fausse gloire, à l'ignorance & à la cupidité, des opinions que la sagesse & la prudence ne peuvent cependant concilier qu'après les plus mûres délibérations & la décision définitive d'un conseil, qui, entre nous, ne balance de si grands intérêts que pour agir selon le vœu public, & pour le plus grand bonheur & la gloire de la monarchie. Il falloit ici de grands mots, des phrases déclamatoires, des citations habilement décousues ; & ton génie, mon fils, t'a parfaitement secondé. Mais ce qui doit t'énorgueillir davantage, c'est lorsqu'en vrai patriote, il ne s'agissoit que de parler des intérêts de la nation, tu as l'audace de prononcer toi-même le mot de Reine, non pour rendre hommage aux belles & louables paroles d'une auguste princesse, ainsi que le ministre l'a fait, mais pour n'offrir que comme une adresse indécente l'effusion d'un cœur vivement pénétré d'un mouvement généreux, & que toute la nation a partagé avec lui. Voilà ce qui s'appelle le chef-d'œuvre d'une

malice diabolique. Scruter dans la penſée, la tordre artificieuſement & faire une injure d'un aveu reſpectueux, en offenſant ſoi-même la perſonne qu'on encenſe, ce trait, ſans doute, n'a point échappé, & mériteroit ſeul d'être puni. Mais va, ne crains rien, je t'ai mis ſous ma ſauve-garde, tes talens me ſont trop précieux. Oui, juſques dans tes éloges, je reconnois l'influence de mon eſprit.

Après avoir dépriſé le ſtyle de l'écrivain, j'excepte, dis-tu, ce bel *alinéa* ſur les compenſations que le Roi trouvera de la diminution de ſon autorité arbitraire, ou plutôt de l'autorité miniſtérielle. Cette admiration de ta part, n'éclate ici ſans doute que parce que tu te flattes que cette phraſe pourroit peut-être bleſſer, ou l'amour propre naturel d'un ſouverain jaloux de ſon pouvoir, ou celui des miniſtres, plus intéreſſés encore à conſerver celui qu'ils exercent. Oui, c'eſt ainſi, mon ami, qu'on empoiſonne la vérité, & qu'elle devient un crime. C'eſt ainſi, que faiſant re-

marquer un trait de génie, qui fuit, dis-tu, ce beau mouvement, tu le défigne néanmoins comme une *inconvenance*, & lui donne même une interprétation capable d'aliéner les efprits, d'en faire une menace à la fûreté du trône, plutôt qu'un avis falutaire, propre à concilier les divers intérêts. Oh ! mon fils, viens que je t'embraffe ! Quelle admirable tranfition que celle où t'accufant d'être févère, mais ni injufte, ni ingrat, tout en l'étant, tu conviens loyalement que les tâches difparoiffent devant *l'éclat d'une œuvre fi nationale*, & t'écrie avec un épanchement perfide : Il faut que je le fente bien pour garder le filence fur l'exécrable arrêt du confeil qui, le jour de la publication du *réfultat*, a continué force de monnoie au papier de la caiffe d'efcompte ! Et pour le garder en effet, ce modefte filence, ta plume empoifonne trente pages meurtrières ; toute ta correfpondance ne roule plus en un mot que fur cet objet. Voilà de ces figures effrontées dont l'Aretin, de bénigne mémoire, & ton digne

précurſeur, ſe ſervoit ſi malicieuſement pour inſulter les Rois & payer leurs bienfaits.

Que dis-tu donc, mon fils ? Quoi ! tu crains que le comte de Mirabeau ne ſoit point admis aux états-généraux. Ah ! ſois tranquille ; tous les bons patriotes, tous les vrais amis de la concorde, des mœurs & de l'équité éleveront la voix en ta faveur ; moi-même, prenant la figure de Mentor, s'il le faut, je viendrai te préſenter à la nation, & tu auras la gloire d'être à ton poſte de citoyen au jour de la conſtitution. Ah ! c'eſt alors que le miniſtre, immolant ſes reſſentimens à l'utilité publique, ne te verra plus que comme un prudent défenſeur des intérêts de la patrie, que comme un généreux citoyen qui aura mis un frein à ſon génie perturbateur.

Mais où m'entraîne moi-même cet épanchement involontaire ! Ne va pas, mon fils, dans un jour ſi précieux à mon triomphe, ainſi tromper mon attente. Songes que je t'ai inſtitué mon chancelier, & que c'eſt

au contraire en mon nom que tu dois agir au milieu de cette auguſte aſſemblée. C'eſt-là, qu'avec une cauſticité inexorable, tu dois ſemer la diviſion & faire tous tes efforts pour écraſer un ennemi dont les travaux & les vertus acheveroient d'aſſurer un bonheur qui nous laiſſeroit l'un & l'autre, pour des ſiècles, dans l'inaction la plus honteuſe.

Réponds moi donc, mon fils; raſſure-moi, je te prie, ſur mes craintes.

Je ſuis tout à toi, & Proſerpine elle-même te tient ſous ſa chaſte & digne garde.

Réponſe du Comte de Mirabeau.

24 *Janvier* 1789.

SEIGNEUR BELZÉBUT,

VOUS avez lu, dites-vous, mes deux derniers ouvrages; c'eſt un effort qui doit m'énorgueillir & qui fait à vous-même infiniment honneur, car il n'eſt pas

d'uſage que les Rois liſent, & ſur-tout des volumes. Il s'en font quelquefois rendre compte, vous jugez ſous quel aſpect la vérité leur eſt préſentée. Ici, je vous le dis en confidence, c'eſt tout différent; la lumière a pénétré, le déſir de faire le bien s'eſt emparé de tous les cœurs; & à l'exemple de notre Monarque, miniſtres, courtiſans, citoyens, tout le monde lit & veut juger par ſoi-même. C'eſt donc en faiſant cette réflexion, mais trop tard, que j'ai relu moi-même ces deux fatals écrits que vous m'avez inſpirés. Car il faut vous l'avouer, ſeigneur, les lauriers dont vous couronnez mon front me coûtent bien cher. Le trouble de mon eſprit a paſſé dans mon cœur. Je ſens, pour la première fois, le danger où m'entraîne mon audace.

C'eſt en vain qu'éloigné de la capitale, que fuyant mes ennemis, je me recommande à Proſerpine elle-même pour me raſſurer; l'inquiétude me ſuit en croupe. Les fleuves qui ſe débordent, les préci-

pices qui s'offrent de toutes parts à mes yeux étonnés ; cette foule de peuple, que l'épouvante & la misère arrachent de leurs foyers, me ſemble tout exprès conjurée pour me punir. Mais, que dis-je ? lâche que je ſuis ! & c'eſt vis-à-vis de vous, ſeigneur, que le comte de Mirabeau montre tant de foibleſſe, vis-à-vis de vous, qui m'honorez du nom chéri de votre fils ! O mon père ! rendez-moi votre eſtime, je la mérite encore. Oui, j'en jure par l'amour ſincère que je vous ai toujours porté, je ſaurai me rendre digne du titre illuſtre de votre chancelier. C'eſt en me pénétrant plus que jamais de vos principes, c'eſt en m'armant de cette éloquence dont vous avez enrichi mon génie, que je veux non-ſeulement anéantir notre commun ennemi, mais prouver à la nation elle-même, que le déſir de me faire un nom, & la ſoif de l'or, doivent l'emporter ſur ſon repos & ſon bonheur.

Avec quelle pénétration vous dévelop-pez les principes qui m'ont dirigé dans

Pour la Pag. 17 voir plus bas, après la Décis [illegible] le mand et aux états généraux par Servan

cette fameuſe *correſpondance !* Avec quelle ſagacité vous en ſaiſiſſez tout l'enſemble ! Eh bien, ſeigneur, le croiriez-vous ? cet ouvrage eſt l'œuvre d'un moment. Oui, quoi qu'en diſe l'ami C., il ne m'a coûté aucun effort. Eſt-ce un effet naturel de l'heureuſe facilité dont vous m'avez doué, ou plutôt ce prodige ne proviendroit-il pas du malin plaiſir de me venger d'un homme dont la gloire m'importune ? Quoi qu'il en ſoit, j'attache ma réputation à cette éloquente diatribe, & je ſais en jouir. Mon ennemi la mépriſe, dit-on, & même le public ; je n'en crois rien, ſeigneur : je frappe ſur un objet trop ſpécieux ; & le vulgaire, que j'égare avec moi, ne peut regarder mes accuſations avec indifférence ; car toutes les fois que par des ſophiſmes adroitement préſentés vous tenterez de lui prouver qu'on abuſe de ſa confiance pour voler ſon argent, vous le trouverez toujours diſpoſé à vous croire ; lui-même enchériſſant ſur vos conjonctures, ſes propres erreurs lui feront rejetter les

convictions

voir plus haut les 16 premières pages, intitulées — Correspondance du comte de Mirabeau avec le Diable.

convictions les plus palpables. C'eſt en quoi, & vous le ſavez, ſeigneur, j'ai toujours éminemment excellé. J'ai ſu dans tous les temps ſi habilement embrouiller la matière, j'ai dépoſé avec tant d'audace contre l'évidence, que je ſuis quelquefois parvenu à me faire de puiſſans partiſans. Qu'il eſt doux en effet de ſubjuguer les eſprits, de faire décerner au menſonge les honneurs de la vérité !

Mais que dites-vous, ſeigneur, de la crainte puſillanime de l'ami C. & comment trouvez-vous le reproche dont il prétend me faire rougir ? Quoi ! parce que j'ai mis au jour ſa candeur, que j'ai fait valoir ſon eſprit, il marque le dépit d'un enfant ! Oh ! j'eſpère bien le guérir d'une pareille foibleſſe. D'ailleurs le champ de l'imagination eſt vaſte, tous les ſentiers de l'eſprit peuvent conduire à la renommée. Qu'il déclame donc avec enthouſiaſme & prêche une morale douce & conſolante, pour moi l'éclat du cyniſme me plaît davantage ; je me ſens le cou-

rage de l'aigle ; je fixe le disque radieux du soleil & l'insulte & le brave. Nous nous verrons, dit-il, au champ de Mars ; vous-même, seigneur, me le promettez. Ah ! comptez donc sur ma fidélité, Oui, tel qu'un nouveau Demosthene, je veux faire retentir les voûtes du lieu qui doit nous rassembler. C'est-là que déployant toutes les forces de mon éloquence, c'est-là qu'écumant de rage je veux anéantir ce ministre redoutable, le serrer, l'étreindre même dans mes bras, s'il le faut, & me précipiter avec lui, du haut de la tribune, aux yeux de l'auguste assemblée.

C'est dans ces sentimens que voué pour jamais à votre puissance diabolique,

Je suis à la vie, à la mort,
O grand Belzebut !

Votre affectionné
& soumis fils,
Le Comte de MIRABEAU.

Des bords de la Durance, le 24 Janvier 1789.

Lettre du Diable.

Du 26 Janvier 1789.

RECOIS un doux baiſer, mon bien aimé ; ta réponſe eſt telle que je l'attendois d'un cœur comme le tien. Ce feroit te faire un foible compliment que d'applaudir ſeulement à ton eſprit & même à ton génie ; il y a long-temps qu'à cet égard tes preuves ſont faites. Auſſi ce n'eſt qu'aux ſentimens moteurs de ta véhémence que j'attache ta principale gloire, ce ſont eux qui t'arment de cette noble audace, de cette curioſité ſurveillante avec leſquelles tu pénétrès juſques dans le ſecret des cours ; ce ſont eux qui, ſans craindre le danger de provoquer les ſoupçons, de faire naître une défiance indiſcrete ſur les opérations des hommes d'état, appellent à haute voix toute une nation, & la forcent de s'introduire avec toi dans le labyrinthe de la politique que tes objections inſidieuſes ren-

dent encore plus extricable. Oui, ces ſentimens ſont d'autant plus admirables qu'ils naiſſent chez toi, non de l'amour pur de la vérité, de ce déſir ſi louable d'éclairer l'erreur avec prudence, avec ſageſſe, mais bien de la noble paſſion de l'argent. Delà cette licence effrontée qui déſole & ſouleve tous les eſprits ; cette malignité qui fait qu'on s'arrache tes ouvrages & qu'on paie tes menſonges au poids de l'or.

Laiſſes en effet ces timides écrivains ſe traîner triſtement ſur les pas de la renommée ; tu es fait, mon fils, pour jouir d'une plus brillante célébrité. C'eſt en te faiſant redouter, c'eſt en ſcrutant juſques dans le cœur des rois & des miniſtres que tu t'éleveras à toi-même un trône reſplendiſſant de tout l'éclat des rayons de ma gloire. Les peuples s'allarmeront ſans doute, ils prendront cette douce confiance qui leur fait attendre avec patience le terme néceſſaire à des opérations préparées pour leur bonheur ; mais au milieu de cette diſſention déplorable qu'il aura

caufée, & fur les ruines même du repos public, le comte de Mirabeau, comme l'ange exterminateur, planera d'un vol radieux & fecouera d'un bras infatigable le flambeau des Euménides. Viens, mon fils, viens encore une fois recevoir la tendre accolade d'un père qui, pour rendre fes fuccès éternels fur la terre, te voue à l'immortalité. Ce don me privera du plaifir de te fixer près de moi; mais comme j'habiterai fans ceffe dans ton cœur, & que toi-même, par ton efprit procède de ma fubftance, je jouirai au moins continuellement chez les hommes de la douce fatisfaction d'y exercer ma puiffance. Ah! que ne t'ai-je poffédé lorfque je difputois l'empire des cieux contre mes fiers ennemis! j'aurois fans doute triomphé, & je les verrois eux-mêmes gémir dans l'antre ténébreux du défefpoir. De grace, mon fils, ne borne pas ta courfe aux lieux délicieux de la Provence; ce ciel pur n'eft pas fait pour toi. Voles au contraires vers ces climats où les peuples agités par les

fureurs de la guerre gémiſſent ſous l'oppreſſion la plus barbare ; que ta préſence prolonge ces diviſions qui leur coûtent tant de ſang & de larmes : fais en ſorte, en un mot, qu'uniſſant tes ſourdes menées à la fureur des combats, tu reviennes triomphant réveler à ta patrie des ſecrets que la prudence auroit dû tenir enſevelis.

Vale & me ama.

Lettre du Comte de Mirabeau.

28 *Janvier* 1789.

SEIGNEUR BELZÉBUT,

ME croyez-vous donc aſſez dupe pour me laiſſer prendre aux pièges que vous me tendez ſi finement ; j'ai eu, je l'avoue, le ſot orgueil de vous écouter avec complaiſance ; mais, c'en eſt fait, ſeigneur, je reconnois mon erreur ; je ſens plus que jamais dans mon cœur que le diable s'en mêle. Oui, tout l'enfer eſt déchaîné contre

moi, & je prévois, malgré l'immortalité dont vous prétendez me gratifier, que je ſuccomberai à mes juſtes ennemis.

Par-tout où je porte mes pas, le ſoupçon me démaſque, & la conviction eſt écrite ſur mon front. Ah! quelle exiſtence, ſeigneur, que celle d'être ſans ceſſe tourmenté par la crainte des maux qu'on a fait, lorſqu'on brûle encore du déſir de les aggraver par de nouvelles noirceurs! Seigneur, ſi telle eſt la félicité, j'y renonce; de grace recevez-moi dans votre ſein, terminez des jours qui me ſont odieux. Toute la nature n'eſt plus pour moi que le ſpectacle de la vengeance; dans quelque lieu que j'habite, mon nom ſeul jette l'épouvante, & je crois voir ſans ceſſe lever ſur ma tête mille glaives homicides. Non, Promethée lui-même, livré à la voracité du vautour qui lui déchire les entrailles, ne ſouffre point des maux auſſi cruels. C'eſt une foibleſſe ſans doute; mais enfin elle me prouve combien je m'abuſois. Je ne ſuis qu'un lâche mortel,

ſeigneur, & encore une fois votre immortalité n'eſt qu'un menſonge. Préparez-vous donc à me voir expirer ; & c'eſt pour vous en convaincre que, moi-même porteur de ce dernier billet, je vais dès ce pas me proſterner devant votre trône infernal. Oui, ſeigneur, touché de l'amertume de mes larmes, vous daignerez me recevoir au nombre de vos élus.

Adieu donc ſouverains de la terre, adieu grands & miniſtres, adieu peuples que j'ai tant de fois ſcandaliſés, & vous ſexe charmant, dont la douceur & la ſenſibilité auroient dû adoucir l'âcreté de mes emportemens, recevez mes derniers hommages ; calmez s'il ſe peut, par l'attrait de vos charmes, par cette éloquence naturelle & ſi perſuaſive, dont j'ai bravé la puiſſance, les troubles que j'ai ſi ſouvent cauſés dans la ſociété. Et toi, défenſeur généreux des intérêts de la patrie, toi miniſtre vraiment citoyen, dont j'ai voulu ternir les vertus, pardonnes à mes égaremens ; pourſuis ta noble carrière, ſecondes avec

courage, les intentions vraiment paternelles d'un monarque, que, malgré mes erreurs, j'ai toujours révéré. *Amen.*

Réception du comte de Mirabeau aux enfers.

C'eſt le Diable qui parle.

LACHE que tu es, & toi-même l'as dit, peux-tu trahir ainſi ma confiance! garde-toi, malheureux, de ſouiller davantage des lieux où je t'offrois ſans ceſſe pour modèle. Je partagerois ta honte & je veux l'éviter. Quoi! au moment où tu portois les derniers coups au coloſſe, que je ne pouvois moi-même renverſer, tu perds lâchement courage! Et tu prétends que je te reçoive dans mon ſein! Ah! garde-toi, te dis-je, de t'expoſer plus long-temps à ma vengeance; retourne ſur la terre, puiſque c'eſt-là que tu avoue ſouffrir le châtiment que je veux t'infliger.

Eh, quoi! j'aurai donc la douleur de voir

renaître la paix ? La concorde & la juſtice vont donc ramener tous les eſprits ? Toutes les provinces, éclairées ſur leurs véritables intérêts, vont donc ſe livrer avec confiance aux ſolutions généreuſes d'un ſage monarque & d'un miniſtre digne de lui. Perfide ! & c'eſt toi qui m'enfonce ce poignard dans le ſein.

Mais ne perdons point encore toute eſpérance, *Linguet me reſte, & voilà mon héros.*

Oui, ſon intrépidité, ſon imagination ardente me répondent du ſuccès. Par quel preſtige avois-tu donc obtenu la préférence dans mon cœur ? J'ai commis une faute, je la répare. Allons, me voilà ſatisfait ; je te rends à toi-même ; cette vengeance me ſuffit. Remets donc de ma part, à ton noble rival les dignités dont je voulois te décorer. Dis-lui qu'il publie hautement cet honneur, que ſur-tout il me marque à moi-même la joie qu'il en reſſentira ; qu'il ſache, en un mot, que ma clémence envers toi eſt la meſure des ré-

compenſes que je lui prépare. J'ai dit, Caron t'attend.

Petit billet gliſſé furtivement de la part de Proſerpine au Comte, au moment qu'il ſe retiroit pour retourner ſur la terre.

JE profite, cher Comte, de votre départ pour me rappeller particulièrement au ſouvenir de nos amis *Morande*, Linguet & Ri... Livrée aux caprices d'un époux aſſez quinteux, j'avois au moins la ſatisfaction de recevoir de temps en temps de leur part quelques galans poulets. Ils me flattoient même du doux eſpoir de les voir venir inceſſamment ſe fixer à ma cour. Mais non, ce ſont des ingtats, & ſi les gouvernemens ne s'en mêlent, ils tromperont encore long-temps mon attente. Ils ont cependant bien tort, car j'ai fait préparer exprès, pour les recevoir, tout ce qui pourroit leur rendre ce ſéjour délicieux.

Ri... ſur-tout verroit combien le Dante l'a abuſé. Oui, quoi qu'il en croie, ma cour en vaut bien une autre. Qu'il vienne, il en conviendra.

Salut cher Comte, & bon voyage.

F I N.